

dernière fibre est cassée, l'arbre se tord sur sa lige, puis il part en sifflant, il arrive comme un tourbillon et tombe avec une effrayante pesanteur sur le sol tremblant; l'eau du ruisseau se creuse et rejaille en un million de gouttelettes, les deux rives sont unies, la lamourde est ajustée. Nous embarquons l'un après l'autre sur ce pont improvisé, mais il est encore trop élastique, il faut que le passage s'opère par un seul à la fois. Après beaucoup de précautions, nous parvenons enfin de l'autre côté sans autre accident que le plongeon d'un de nos hommes qui, par motif de propreté sans doute, tenait à faire le canard en cet endroit.

Nous faisons alors une ascension d'une quarantaine de pieds et nous retombons dans un terrain de première qualité pour le sol et pour le bois. Vers ce qui nous semblait être le milieu de ce plateau, nous envoyâmes des hommes à l'est et à l'ouest pour sonder la profondeur de cette nouvelle érablière, pendant qu'un autre s'élevait dans un arbre afin de prendre une vue d'ensemble et nous en faire rapport. Les uns et les autres s'accorderent à dire que nous fouillions alors un des plus beaux terrains qu'ils aient jamais rencontrés dans les montagnes. Nous avions nous-même un peu cette idée lorsque nous nous remîmes en route; mais elle devint définitivement à l'état de conviction chez nous par le fait que sur les quatre heures de l'après-midi nous jouissions encore des mêmes beautés. En ce moment nous parvenons au bord d'une jolie rivière que nous avons baptisée du nom de Ste. Anne, comme borne septentrionale du plateau du même nom que nous venions de passer. Ses eaux coulent vers le nord-est dans la direction du lac Ouareau. A l'endroit où nous l'avons traversée, il y a une petite île triangulaire qui, resserrant l'eau entre des rives plus rapprochées, cause un rapide très-fort capable de faire mouvoir de bons moulins. Le côté de la rivière est également plan, couvert de beaux bois et exempt de rochers. Nous sommes descendus dans la direction du cours d'eau jusqu'au pied du mamelon qui sert de piédestal à la Tuque, nom connu de la grande montagne du lac Ouareau.

Là nous avons vérifié de nouveau la variation de la boussole, établi un méridien et passé une journée d'observation.

Du sommet de la grande montagne, il nous fut aisé de remarquer que la direction suivie jusqu'alors nous conduisait sur une crête de hauteurs où il nous semblait difficile de trouver un chemin. Il y avait en outre, entre notre point d'observation et cette file de montagnes, une dépression considérable renfermant cinq à six lacs très-rapprochés qui devaient nécessairement rendre le terrain très-désavantageux. Nous décidâmes donc de tenter un passage à l'ouest, où nous apercevions une petite coupe de montagnes. D'ailleurs, il nous fallait toujours, tôt ou tard, nous rejeter à l'ouest pour atteindre le but de l'exploration qui était d'atteindre l'extrémité occidentale du lac Cyprès. En conséquence, de retour au camp nous prenons pour direction générale la ligne 320 N. O. Nous passons d'abord à travers une belle scierie qui croît sur le penchant d'une colline inclinée au soleil couchant, puis nous arrivons à travers une forêt de bois mêlé sur le bord d'un cours d'eau que nous croyons être le même que la rivière Ste. Anne qui aurait fait un coude sur elle-même dans l'espace de quelques milles. Le terrain que nous foulons après le passage de la rivière est accidenté et rocheux; il n'est pas difficile d'y faire passer un chemin, mais il serait difficile d'y tenter aucune culture. Cet endroit nous est connu sous le nom de Plateau-des-Trois-Roches, à cause de trois énormes rochers qui font les jalons naturels de la route; un de nos hommes avait avant nous baptisé cette espèce de sol du nom de terre à grains. Nous faisons à peu près un mille dans cette terre à grains, puis le sol s'élève un peu et nous donne une colline couverte de hêtres à son sommet. La pente occidentale est boisée d'épinettes et de pins et descend d'une manière abrupte, au niveau d'un grand lac, sur les bords duquel nous allons prendre un peu de nourriture et de repos. Le lac peut avoir deux milles de longueur et un demi mille de largeur; la direction de la ligne centrale est 14° N. O. L'extrémité sud se recourbe à angle droit et s'avance quelque peu dans les terres, donnant assez à cette nappe d'eau la forme d'un pistolet dont la courbure du sud formerait la poignée. Une échancreure de la rive, formant une petite baie sous l'angle, donnerait la gachette, et le renfoncement de la décharge au sommet de la courbure en ferait le chien. Ce lac, comme on le voit, porte assez naturellement son nom. Il est impossible de le changer: c'est le lac Pistolet.

Avant de descendre au lac, nous avions remarqué que la coupe de montagnes où nous nous dirigeons était encore à notre gauche; ainsi en reprenant notre route nous avons marché, un peu plus à l'ouest, dans un terrain assez plan où domine le bois franc et où la continuation du chemin est très-facile. Après quelques milles d'une marche assez rapide nous arrivons sur le bord d'un plateau élevé où nous trouvons une perspective rassurante. En effet, ce que nous ne croyions être auparavant qu'une petite coupe de montagnes devient une large vallée boisée d'érables, entre deux chaînons de montagnes parallèles. Les extrémités de ces deux chaînons se croisent de quelques centaines

de pieds à deux milles de distance l'un derrière l'autre; ce qui, de loin, ne nous permettait de voir qu'une légère échancreure et nous avait d'abord laissé peu d'espoir. La vallée qui s'ouvrait alors devant nous se prolongeait à une grande distance vers le nord; nous suivions cette lièze de terre comme tracé naturel du chemin, jusqu'au ruisseau des Attrapes, où nos hommes, un soir, après l'ouvrage du campement, avaient tendu quelques pièges.

Sur le haut d'une petite éminence, dans une ronde d'observation, nous crûmes apercevoir, à distance, tantôt à travers et tantôt par-dessus la forêt descendante, une surface pelée où semblaient se jouer les rayons d'un soleil radieux. Ayant tour-à-tour examiné ce coin du paysage et l'impression restant la même chez tout le monde, nous nous persuadâmes aisément que c'était là le grand lac à l'ouest du lac Ouareau, par où il nous fallait nécessairement passer avant d'arriver au terme de notre expédition.

Du point d'observation où nous nous trouvions, nous avions devant nous, un peu sur la droite, une immense vallée dont je parlerai tout à l'heure et qui se terminait au lac. Nous avions déjà laissé le Lac Ouareau bien loin derrière nous et nous étions sûrs d'être en bonne voie. Nous reprîmes allégrement notre route en descendant légèrement dans la vallée. Cette vallée est longue de quatre milles, large de deux et couverte d'aulnages, de grands corniers et d'épinettes. Le terrain s'égoutte facilement par le moyen de plusieurs petits ruisseaux qui coulent avec assez de rapidité. Il en est un entre autres qui, par ses nombreux et longs détours, forme des langues de terre considérables couvertes de beau foin. Le sol est assez ferme pour être cultivé avantageusement partout. Nous avons suivi par endroits la dépression de cette vallée, mais plus souvent nous nous sommes rejoints au pied de la montagne en nous élevant de quelques pieds sur la pente. Enfin, après une marche longue et un peu forcée, nous arrivons baignés de sueurs, épuisés de fatigue, à l'extrémité sud du grand lac qui faisait entre nous le sujet de tant de discussions. Nous campions sur ses rives à la veille d'un orage épouvantable de pluie, de grêle et de tonnerre qui nous hisse à peine le temps de nous abriter sous la tente. Il tombe aussi un peu de neige.

Dans la reconnaissance que nous fîmes, le lendemain, des terrains, avoisinants, nous demeurâmes convaincus qu'il n'y a presque pas de culture possible sur les bords immédiats du lac. Les rives sud-ouest et nord-est sont des montagnes étagées qui vont se perdre dans les nues. C'est tout le contraire pour les extrémités; j'ai déjà parlé de celle du sud; ajoutons que celle du nord est boisée de bois franc et donne un terrain plan de qualité supérieure. C'est aussi l'endroit par lequel ce lac tributaire du lac Ouareau, y coule ses eaux; il y a un magnifique pouvoir d'eau à la tête de cette décharge. Là aussi sur le côté nord de cette rivière, le terrain redevient plan, et ce que nous avons pu en voir nous a paru être également de bonne qualité.

De l'extrémité nord de ce grand lac il se détache une vallée qui se poursuit bien loin dans l'ouest jusqu'à la rencontre des dernières montagnes qui arrivent en perpendiculaire des hauteurs de Mantawa. En suivant sur le compas la direction 45° N. O., cette ligne, après un long parcours, va toucher le point où nos hommes se sont arrêtés. Car, ayant observé depuis quelques jours une baisse rapide dans la quantité de nos provisions, nous avions jugé à propos d'expédier trois de nos hommes en reconnaissance des endroits que nous tenions à visiter. Allégués de moitié et n'ayant point d'ailleurs à régler leur pas sur le nôtre, ils firent en trois grandes journées de marche une excursion pour laquelle il nous aurait fallu, tous ensemble, beaucoup plus de temps et de provisions que nous en avions alors à notre disposition. Pour nous, nous étions revenus sur nos pas afin de le prendre à l'ouest des montagnes qui s'élevaient à l'occident du grand lac et y tracer plus convenablement le chemin.

La première partie de la route se fit d'abord entre deux collines qui semblaient se réunir à quelques milles en avant, faisant assez l'effet d'un compas ouvert d'environ 30°, mais l'intersection de ces hauteurs n'était qu'apparente, car elles se repliaient toutes deux vers le nord-est par une légère courbure parallèle qui faisait disparaître de loin la continuation de la vallée. Par delà cette courbure existe un pays plat, riche, d'une végétation vigoureuse, au milieu duquel coule une rivière large d'environ cinquante pieds. Ses eaux, par endroits, sont profondes; nous n'avons pas vu sa source, mais, à cause de la rapidité de son écoulement, elle doit être regardée comme le dégorgeant de quelque grande masse d'eau du côté de l'ouest. Les sauvages qui faisaient autrefois la chasse dans le haut de la Mantawa, ont plus d'une fois visité ces lieux; car il existe aux environs quelques vieilles traces de portage dans cette direction. Le territoire de Mantawa était foulé aux pieds et le but de l'exploration était atteint. Il devenait également inutile pour le moment d'aller plus loin, car j'avais reconnu dans une exploration précédente tout le territoire au sud de la rivière Mantawa jusqu'à cet endroit désigné qui fait la hauteur des terres entre cette dernière rivière et le lac Ouareau.